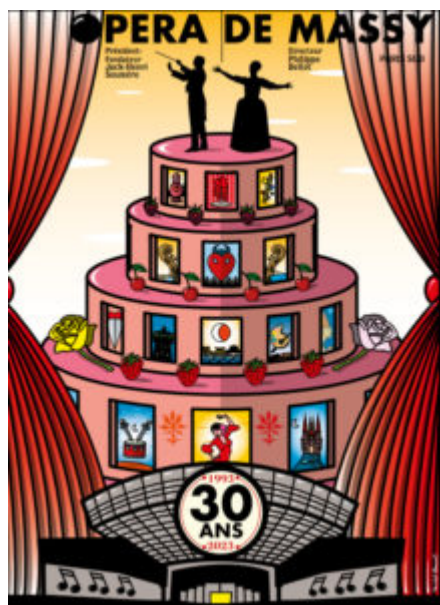


**CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra.
Le 6 octobre 2023. Soirée
spéciale des 30 ans. Armando
Noguera, Gabrielle
Philiponet, Eleonore
Pancrazi... Dominique Rouits /
Orchestre de l'Opéra de Massy**

**Le spectacle lyrique a pleinement trouvé
sa place et les conditions de son essor à
l'Opéra de Massy. C'est naturellement le
sentiment qui s'empare de tous les
spectateurs à l'issue de cette soirée
anniversaire, célébrant les 30 ans de
l'institution, à plusieurs titres
exemplaires.**



Au moins sur deux points : artistique car ici dans le sud de Paris, au nord de l'Essonne, l'éclectisme et l'excellence de chaque saison suscitent l'admiration (ainsi, entre autres, la prochaine nouvelle production à venir, incontournable dans l'agenda francilien : Dialogues des Carmélites de Poulenc, les 10 et 12 nov, nouvelle production lançant la nouvelle saison lyrique) ; c'est aussi sur le plan sociétal et populaire, une réalisation plus que convaincante, revitalisant tout un quartier que l'on pensait « perdu » et enclavé, grâce à l'émergence réussi d'un pôle culturel dont la prochaine étape, allant grandissant, sera l'inauguration du Centre Beaubourg derrière le théâtre lui-même. Voilà qui augure un rayonnement magistral au sud de l'Île de France, renforcé aussi par la prochaine station « Massy-opéra » qui rendra d'autant plus accessible la scène lyrique et musicale pour tous les franciliens et tous les visiteurs de toute provenance...

Ce soir, les élus sont présents (à l'échelle de l'Etat, de la Région et aussi de la Municipalité, tous réunis autour du directeur général **Philippe Bellot**). Car l'Opéra de Massy est le fruit d'une chaîne de décideurs dont les différents profils ont su jouer la carte de la complémentarité ; ils ont maintenu coûte que coûte la continuité du projet, menant à son inauguration en... octobre 1993. Bel exemple de concertation et d'entente politiques. Une exposition d'affiches et de témoignages rend compte des 3 décennies passées. En fond de scène, des images d'archives évoquent quelques grands moments opératiques d'une histoire déjà riche en saisons plurielles et en grands moments vécus par le public.

La greffe a pris et Massy contre toute attente, malgré la concurrence fournie des théâtres d'opéras dans Paris intra-

muros, a trouvé et fidélisé ses publics. Devant une salle comble, la soirée enchaîne les pièces maîtresses du répertoire, ... des extraits qui ont enchanté les spectateurs massicois et qui depuis sont restés dans la mémoire collective.

Sur scène, l'Orchestre de l'Opéra à son grand complet est dirigé par **Dominique Rouits**, chef attitré (et fondateur) de l'Orchestre de l'Opéra de Massy, qui soigne l'éclat, la transparence, l'intensité dramatique de chaque air. Après une pétillante ouverture qui porte la signature du génial Rossini (Semiramide), servi par une somptueuse acoustique, chaque séquence lyrique transporte ; c'est une fête certes, – le plaisir se lit sur le visage des 4 chanteurs invités ; mais la soirée révèle aussi des tempéraments dramatiques qui malgré la découpe en extraits, savent s'immerger et exprimer la profondeur du drame concerné. Dans la joie et la facétie, un rien provocante (**Eleonore Pancrazi** dans La Cenerentola de Rossini) ou l'extase amoureuse, cet enivrement des sens qui diffuse jusque dans l'orchestre (duo Mimi / Rodolfo de La Bohème de Puccini par **Gabrielle Philiponet** et **Jean-François Marras**).

La seconde partie gagne une intensité décuplée grâce à une sélection qui tout en évoquant les productions déjà vues et applaudies in loco, convoque certains airs parmi les plus intenses de l'opéra romantique français.

Saluons le duo de Cendrillon et du Prince, page subtile et sensuelle d'un ouvrage méconnu (Cendrillon de Massenet, avec **Eleonore Pancrazi** et **Gabrielle Simmonet**), et surtout le duo final, hautement spirituel et tragique de Thaïs de Massenet, où dans les rôles respectifs du moine Athanael et de l'ex courtisane à Alexandrie, **Armando Noguera** et la même **Gabrielle Philiponet**, éblouissent en intensité et en justesse. Défendu par d'aussi solides interprètes, le duo fait surgir le grand frisson dans la salle massicoise. Le baryton nous avait régalié précédemment dans deux scènes rares ; exigeant du chanteur, un

vrai travail d'acteur (l'air de Ford de Falstaff de Verdi qui exprime une jalousie dévorante et rentrée ; et aussi le superbe « Avant de quitter ces lieux » de Valentin dans le Faust de Gounod).

Orchestre aux teintes et accents luxueux, chanteurs plus qu'investis... Que demander de plus ? Bon anniversaire à l'Opéra de Massy ! Cette soirée incarne le souci de qualité, transmet l'émotion en partage ; elle exprime aussi cet esprit de famille, élément incontournable pour la continuité de l'aventure. De toute évidence, dans la perspective du futur grand pôle culturel, l'Opéra de Massy est promis à de somptueuses prochaines réalisations. A suivre désormais.



CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Direction et commentaires : **Dominique Rouits/ Orchestre de l'Opéra de Massy.** Avec

Soprano : Gabrielle Philiponet
Mezzo-Soprano : Eleonore Pancrazi
Ténor : Jean-François Marras
Baryton : Armando Noguera

Photo : © Classiquenews 2023

Prochain événement à l'Opéra de MASSY : Dialogues des Carmélites de Francis Poulenc, très prometteur lancement de la nouvelle saison lyrique 2023 – 2024 : les 10 et 12 nov 2023.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison de l'Opéra de Massy :

<https://www.classiquenews.com/opera-de-massy-nouvelle-saison-2023-2024/>

La saison des 30 ans ! Inauguré le 9 oct 1993 par Teresa Bergenza, **l'Opéra de Massy** souffle lors de sa nouvelle saison 2023 / 2024, ses déjà... 30 ANS ! Pour ouvrir un nouveau cycle festif et très prometteur, l'Orchestre de l'Opéra de Massy joue un premier concert des grandes pages lyriques ayant marqué l'histoire du Théâtre depuis sa création (**Gala des 30 ans, 6 et 7 oct 2023**).

LIRE nos articles dédiés à l'Opéra de MASSY, dont notre

entretien avec Xavier ADENOT, directeur de la production, à propos de la nouvelle saison 2023 – 2024 de l'Opéra de Massy – spéciale 30 ans :

<https://www.classiquenews.com/?s=massy>

VIDÉO :

VOIR le FILM SOUVENIR / Documentaire – **Les 30 ans de l'Opéra de MASSY :**

Entretien avec Dominique Rouits, directeur de l'Orchestre de l'Opéra de Massy

<https://www.youtube.com/watch?v=VNrHQQtQJ7zE>

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre, le 7 octobre 2023. PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo... Paul-Emile Fourny / David Reiland.

Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est une mise en scène à la fois classique et de bon goût de *La Bohème* de Giacomo Puccini que **Paul-Emile Fourny** a imaginée pour son fief de l'Opéra-

Théâtre de Metz. Cela est dû, en grande partie aux très jolis décors de **Valentina Bressan**, dans un style industriel, avec de grandes vitres de type ateliers. L'ombre du moulin-rouge plane sans cesse, ses ailes tournoyant discrètement à l'arrière-plan des quatre actes. De même, les artistes féminines du **Choeur de l'Opéra-Théâtre de Metz Eurométropole**, qu'il faudra saluer pour leur entrain autant que leur cohésion, car ici habillées comme des danseuses de cancan, n'hésitant pas à soulever leurs jupons dans les derniers accords de l'acte II du Café Momus. C'est un spectacle qui se veut une ode à la jeunesse et à l'énergie vitale – quand bien même contrariées par les dures réalités de la vie !



La jeune soprano finlandaise **Tuuli Takala** n'a pas besoin de tousser à qui mieux mieux – ce qu'elle ne fait d'ailleurs à aucun moment ! – pour se montrer émouvante en Mimi. Son entrée en scène ressemble à celle d'une écolière sage et bien élevée,

et sa mort est l'extinction timide d'une jeune fille fragile. Côté voix, son timbre pudique mais soutenu, d'une étoffe soyeuse, appuyé sur un souffle égal et malléable, épouse les exigences du chant puccinien. Las, son Rodolfo – le ténor franco-marocain **Amadi Lagha** – tranche radicalement avec une voix dont la robustesse et la puissance semblent sans limite, déparaillant le couple. Ce Calaf et Radamès d'exception se fourvoie dans un rôle qui appelle autrement plus de nuances et de délicatesse, et ses "*Mimi*" finaux percent plus les tympans qu'ils ne déchirent l'âme.

En grande forme, le baryton catalan **Joan Martin-Royo** est un Marcello lyrique, puissant, et surtout soucieux de faire vivre un personnage complexe. De son côté, la pétulante soprano lyonnaise **Perrine Madoeuf** joue Musetta avec beaucoup de chien, mais son éclat n'est pas seulement scénique, sa voix fraîche possédant toute la souplesse et tout le brillant requis par sa partie. Le bondissant baryton slovaque **Csaba Koltar** s'avère parfaitement distribué en Schaunard, ce qui est le cas aussi du Colline de la basse franco-biélorusse **Alexey Birkus**, dont le "*Vecchia zimarra*" est particulièrement applaudi. Enfin, le Chœur d'enfants et le chœur maison déploient toutes les vitamines requises dans leurs quelques apparitions à l'acte II.

En fosse, le directeur musical de l'**Orchestre National de Metz Grand Est**, le chef belge **David Reiland**, tient sa phalange (et son plateau) avec un dynamisme qui force l'admiration. Avec autant de précision que de rigueur, il veille à l'architecture générale de l'ouvrage, tout en respectant la couleur sonore particulière de chacun des actes.

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre (du 1er au 7 octobre 2023). PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo... Paul-Emile Fourny / David Reiland. Photos © Luc Bertau.

VIDEO : Trailer de « La Bohème » de Puccini selon Paul-Emile Fourny à l'Opéra-Théâtre de Metz

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian... Ted Huffman / Damien Guillon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que s'ouvre la saison 23/24 de l'Opéra de Rennes, une production du *Couronnement de Poppée* de Claudio Monteverdi signée par le metteur en scène new-yorkais Ted Huffman. On y retrouve la scénographie spartiate de Johannes Schütz (ici reprise et adaptée par Anna Wörl), qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le

mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout **Ted Huffman** fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l'ambition, et soumis à l'impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l'instar de la scène "trioliste" entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s'avère également d'un rare érotisme.



Presque entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises, la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor étasunien **Ray Chenez** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle autorité. A ses côtés, **Catherine Trottmann** peut paraître un peu trop charmante, douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppée – car comment ne pas

fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste, la jeunesse, la beauté et la sensualité qu'elle dégage, notamment dans les nombreux baisers et caresses qu'elle échange avec l'Empereur romain.

C'est également une grande émotion que suscitent la plénitude et la chaleur du timbre de la mezzo française **Victoire Bunel** (en Octavie) : son « *Disprezzata regina* », comme son adieu à Rome, comptent parmi les plus intenses moments de la soirée. De son côté, la jeune basse **Adrien Mathonat** possède toute la prestance de Sénèque, avec un grain de voix superbe, et toute la grande flexibilité exigée par ce répertoire. Déjà présent à Aix dans le personnage d'Othon, **Paul-Antoine Bénos-Djian** réitère sa performance, avec de splendides vocalises, chaque fois plus assurées et variées dans leurs inflexions. **Mailys de Villoutreys** est une Drusilla délicieusement fruitée, tandis que le contre-ténor **Paul Figuier** campe les deux rôles de travestis que sont Arnalta et la Nourrice avec beaucoup d'aplomb, mais sans les excès habituellement liés à ces deux figures. Mentionnons, enfin, le délicieux Amour de **Camille Poul** tandis que **Sebastian Monti** (Lucaïn), **Thibault Givaja** (Libertus) et **Yannis François** (Le Licteur) complètent avec bonheur la distribution vocale.

Au pupitre, le chef rennais **Damien Guillon** dirige son ensemble **Le banquet céleste** avec autant de prudence philologique que de sensibilité dramatique. Malgré une instrumentation légère, il offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi. Et c'est un succès amplement mérité que toute l'équipe artistique obtient au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023).
MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian... Ted Huffman / Damien Guillon. Photos © Laurent Guizard

VIDEO : Ambroisine Bré et Eve-Maud Hubeaux chantent « *Pur ti miro* » dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023.
JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Susanna Mälkki / Krzysztof Warlikowski.

La reprise de la production de *L'Affaire Makropoulos* (1926) de **Leos Janáček**, imaginée par **Krzysztof Warlikowski** en 2007 et reprise plusieurs fois ensuite, est un événement à ne pas manquer, tant son travail n'a pas pris une ride, que ce soit dans la progression dramatique ou l'expression visuelle, d'une beauté plastique réglée dans le moindre détail.



Initiée au début des années 2000, la carrière lyrique de **Krzysztof Warlikowski** prit un envol considérable avec ses premières productions parisiennes, dont *Iphigénie en Tauride* de Gluck en 2006, puis *L’Affaire Makropoulos*, l’année suivante. Le parfum de scandale entourant la plupart des mises en scène proposées par le Polonais a souvent été propagé par l’incompréhension suscitée par sa fascination pour toilettes et lavabos, à laquelle le présent spectacle ne fait pas exception. C’est pourtant ici un ajout qui trouve tout son sens, tant Warlikowski oppose le monde léché de la représentation sociale – ici incarné par les lignes épurées d’un superbe cinéma des années 1950 – aux réalités plus sordides de la vie privée : Emilia Marty, alias Elena Makropoulos, n’est-elle pas cette femme sans foi, ni loi, prête à tout, y compris offrir son corps au tout-venant, pour récupérer sa recette d’immortalité ?

Tout au long du spectacle, des images filmées associent l’héroïne aux grandes stars du cinéma d’antan, dont Marilyn

Monroe : c'est précisément avec sa robe soulevée par l'aération qu'Emilia Marty apparaît, soulignant autant son charme irréprensible que sa fragilité psychologique, ainsi suggérée dès le début de l'action. En experte de la dissimulation, l'héroïne se joue de tous les looks, plus glamours les uns que les autres, démontrant ainsi sa capacité à endosser tous les rôles, à l'instar d'une star de cinéma. L'exploration de son caractère, fouillé comme jamais, permet de se jouer du statisme de l'action (particulièrement présent ici), de même que la variété visuelle des différentes scènes, aux changements d'atmosphère irréels et fascinants, magnifiés par des éclairages de toute beauté (notamment lorsque la scène du cinéma se soulève pour dévoiler sa structure métallique). On aime aussi la capacité de Warlikowski à faire surgir l'émotion là où on ne l'attend pas : les deux faux duos d'amour entre Marty et son fils Albert Gregor (qui ignore tout de ses origines) sont ainsi un sommet d'intensité expressive, particulièrement quand les interprètes s'effondrent de chaque côté de la porte qui les sépare, soulignant autant leur proximité que leur impossible liaison.

C'est peu dire qu'on retrouve en **Karita Mattila** une chanteuse au tempérament bouillant, à même de faire vivre son personnage d'une folle aisance, comme jadis Angela Denoke sur le même plateau. Si la Finlandaise n'a plus l'âge du rôle, ce qui s'entend aussi au niveau du timbre fatigué, elle continue à imposer cette présence scénique à nulle autre pareil, d'une sincérité émouvante jusque dans les saluts, où sa complicité avec orchestre et public est évidente. Malgré une projection parfois limitée dans les dialogues, Mattila reste une technicienne hors pair, qui connaît l'état et les limites de sa voix, pour donner le maximum de ses moyens, en toute circonstance. Face à cette grande artiste, toujours aussi émouvante, **Pavel Černoch** (Albert Gregor) s'impose à force de clarté d'articulation et de brio. Mais on aime peut-être plus encore les seconds rôles truculents, notamment le pénétrant Kolenaty de **Károly Szemerédy** ou l'irrésistible vieillard

libidineux de **Peter Bronder**. De quoi donner une vitalité théâtrale particulièrement soutenue autour de l'héroïne.

Enfin, la direction de **Susanna Mälkki** démontre encore une fois tout son amour pour ce répertoire, à force d'attention aux équilibres et de précision rythmique. A peine pourrait-on souhaiter, ici et là, une bride un rien plus relâchée pour faire davantage pétiller la savoureuse orchestration de Janáček, mais l'essentiel est là, bien porté par un **Orchestre de l'Opéra de Paris** très engagé pour l'occasion.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Karita Mattila (Emilia Marty), Pavel Černoch (Albert Gregor), Johan Reuter (Jaroslav Prus), Károly Szemerédy (Maître Kolenaty), Nicholas Jones (Vitek), Ilanah Lobel-Torres (Krista), Cyrille Dubois (Janek), Peter Bronder (Hauk-Sendorf), Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Susanna Mälkki (direction musicale) / Krzysztof Warlikowski (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra National de Paris, à Bastille, jusqu'au 17 octobre 2023. Photo : Bernd Uhlig / ONP.

VIDEO : Trailer de « L'Affaire Makropoulos » de Leos Janacek selon Warlikowski à l'ONP

CRITIQUE opéra. NICE, Opéra,

le 1er oct 2023. DELIBES : Lakmé. Kathryn Lewek... Jacques Lacombe / Laurent Pelly

Propre au dernier XIXème siècle, Lakmé [1883] réactive la figure des héroïnes sacrifiées, icônes de l'opéra romantique, en particulier italien chez Bellini ou Donizetti, depuis Imogene, Norma, Lucia, sans omettre ensuite Luisa Miller et Gilda chez Verdi...

En clair toute amoureuse, à l'opéra, doit souffrir, se sacrifier et mourir. Mais Delibes dans Lakmé semble régénérer le thème en absorbant ce que les français avant lui ont fait de mieux : la virtuosité colorature d'un soprano hallucinant comme l'Olympia d'Offenbach (Les Contes d'Hoffmann) ; des duos d'amour qui fusionnent l'intensité tendre de Gounod et le sentimentalisme fin de siècle de Massenet. Une orchestration somptueuse, laquelle s'affirme magnifiquement par exemple dans le prélude orchestral rideau baissé avant l'acte IV...

L'ORIENT FANTASMATIQUE ET SENSUEL... Delibes ajoute aussi un autre thème celui d'un orientalisme sensuel ; où l'occidental découvre aux Indes, une volupté absente dans la sphère occidentale ; la fille du Brahmane, sa beauté troublante est d'autant plus fascinante qu'elle est interdite et inaccessible ; la vierge préservée est totalement dédiée au culte de Brahma et son corps comme le lieu où elle est recluse, inviolable...

Mais le soldat anglais Gérard transgresse la loi paternelle : il viole l'enceinte sacrée, découvre la fille cachée du Prêtre Nilakantha [comme Rigoletto tient confinée sa fille Gilda bientôt découverte puis kidnappée par le Duc] : s'il est subjugué par la beauté de la fille ; «le bel « étranger » lui apprend en retour l'amour, un sentiment qui lui était

interdit : croisement magnifique qui cimente ainsi pendant l'action leur union croissante ; en éprouvant un sentiment inconnu jusque là, Lakmé ouvre une porte qui lui était inconnue ; elle s'y engouffre sans hésiter : une échappée inattendue dans la prison paternelle dans laquelle elle est tenue emprisonnée [ce que Laurent Pelly démontre clairement dès le début où l'héroïne chante son premier air de dévotion... dans une immense cage mobile]. La question de la femme recluse est là aussi posée. En écartant le folklore pour s'intéresser à la réalité crue des relations en jeu, le metteur en scène agit dans la justesse.

La MISE EN SCENE de Laurent Pelly opte pour une évocation épurée d'une Inde sous l'emprise de Nilakantha, Brahmane des plus conservateurs et père despotique. Costumes, décors semblent immaculés, selon une palette blanc et or. C'est évidemment un monde révélant peu à peu l'imaginaire personnel de Lakmé, qui passe de fille du Brahmane à femme amoureuse, combattante pour sa propre liberté. Le choc avec le soldat anglais fait implorer ce système autoritaire et offre à la jeune fille, l'occasion inespérée de s'émanciper [quitte à en payer le prix le plus fort].

NOUVELLE PRODUCTION... Dans cette nouvelle production qui ouvre la nouvelle saison lyrique 2023-2024 de l'Opéra de Nice [lequel sous la direction de Bertand Rossi, affiche nombre d'autres nouvelles productions cette saison], le charisme vocal de la soprano américaine **Kathryn Lewek** est indiscutable : et sa trajectoire au cours de la soirée, clairement comprise et exposée ; ce qui rend ce rôle si captivant aux côtés de ses redoutables défis vocaux ; sa féminité d'abord fleurie, un rien décorative en implorante et fille des dieux [ce que souligne la première scène du I] ;



Puis dans la scène du marché, le fameux air dit des clochettes de la fille du paria (acte II), Lakmé plus clairvoyante sur son état [amoureux et filiale] revendique une violence émancipatrice absente jusque là ;

Surtout dans le dernier acte, plus rayonnante et sûre, elle organise le rite d'une union éternelle en buvant la coupe d'ivoire aux côtés d'un Gérard désarmé conquis, déloyal à son pays, à son devoir et son honneur de soldat ; Lakmé réalise ce rêve amoureux qu'elle incarne avec une justesse sidérante, une détermination admirable. Couleurs, rondeur, legato, agilité, musicalité subtile... la soprano belcantiste ici déjà saluée, subjuguée par sa fragilité courageuse, la fermeté de son chant tout en délicatesse. Osons une seule petite réserve : il lui manque le relief du texte français,

une intelligibilité naturelle qui l'aurait conduit à l'excellence. Mais en l'état, sa Lakmé convainc de toute façon tant elle évolue avec cohérence.

Lakmé se suicide certes mais en allant jusqu'au bout de son désir, comme Norma [et bientôt Cio Cio San / Madama Butterfly de Puccini] elle incarne un absolu féminin emblématique du fantasma romantique. En cela elle a réalisé son destin : c'est bien une icône lyrique.

À ses côtés, on relève la solidité vocale du Nilakantha de **Jean-Luc Balestra**, prêtre pétrifié dans son autorité monolithique et père manipulateur ; le sens du phrasé articulé de **Carl Ghazarossian**, subtil Hadji qui fidèle et loyal à Lakmé, est le seul de son entourage, clairvoyant sur la transformation de la jeune femme. Même relief pour les personnages anglais [Frédéric, Ellen, Rose, Mrs Betson] dont Pelly renforce le caractère comique, voire la charge grotesque et bouffe, contrastant [opportunément] avec l'intrigue sentimentale et tragique qui scelle le destin parallèle de Lakmé et Gérard.



Avouons demeurer nettement moins convaincu par le Gérard de **Thomas Bettinger**, voix puissante certes mais absente à toute finesse et qui n'a pas ce style tendre et délicatement articulé propre au personnage du soldat enamouré. Ses duos avec Lakmé sonnent trop vaillants voire martiaux, au risque du hors sujet, faisant surgir... l'intensité d'un Don José aux côtés de la belle indienne. Les airs et parties de Gérard sont parmi les plus raffinés de l'opéra romantique français pour ténor, aussi aboutis que Gounod et Massenet, dans la veine du Nadir des pêcheurs de perles de Bizet. Dommage.

Le chœur de l'Opéra de Nice gagne peu à peu en assurance, dans la scène du marché au II ; puis au III, quand les choristes sont placés de chaque côté du plateau entourant les deux amants réunis...

Sous la direction de **Jacques Lacombe**, l'Orchestre maison s'affine en cours de soirée lui aussi, jouant de mieux en mieux [en équilibre et en détails] sur les couleurs et la magie des timbres ; les cordes encore raides au départ [ouverture] s'assouplissent de plus en plus à l'écoute, comme si elles épousaient en résonance la sensualité de Lakmé qui se libère et règne peu à peu de façon souveraine. Pour le reste, la production visuellement captive, clarifiant le monde imaginaire de Lakmé, son ardente et inextinguible aspiration au rêve et à l'amour.



CRITIQUE, opéra. NICE, le 1er octobre 2023. DELIBES : Lakmé.
Jacques Lacombe / **Laurent Pelly**. IL reste [une dernière représentation à Nice, ce soir, mardi 3 octobre 2023 à 20h.](#)
Incontournable. Photos (C) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

distribution

Direction musicale: **Jacques Lacombe**

Mise en scène & costumes: **Laurent Pelly**

Reprise par Luc Birraux – Adaptation des dialogues: Agathe
Melinand

Décors: Camille Dugas – Lumières: Joël Adam

Lakmé: **Kathryn Lewek**

Gérald: Thomas Bettinger

Mallika: Majdouline Zerari

Nilakantha: Jean-Luc Ballestra

Frédéric: Guillaume Andrieux

Ellen: Lauranne Oliva

Rose: Elsa Roux Chamou

Mrs Bentson: Svetlana Lifar

Hadji: Carl Ghazarossian

Chœur de l'Opéra de Nice

Orchestre Philharmonique de Nice

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet... M. E. Cencic / B. Bayl.

Il est des lieux aux énergies uniques et qui marquent durablement le monde des arts et du sensible. Bayreuth est surtout la cité de Wagner, le *Walhalla* iconique des amoureux des *Leitmotiv* et des harmonies monumentales. Cependant la jolie ville des Margraves est un véritable décor de carte postale aux façades baroques au cœur des vallons de Franconie. Outre le *Festspielhaus* wagnérien, Bayreuth est le siège d'une petite merveille : le **Théâtre Margravial**. Une des très rares salles baroques signée par Galli-Bibiena toujours en usage, ce théâtre a une acoustique parfaite et un décor à couper le souffle. Sous le plafond peint digne du Musée du Louvre et les stucs dorés à la feuille, le spectacle ne s'arrête pas avec la dernière note de musique ou le rideau qui tombe.

Feux de l'amour et du hasard



Désaffecté pendant des décennies et utilisé ça et là pour des concerts et représentations, le Théâtre des Margraves n'a pas connu de une saison régulière d'importance et a figuré comme un lieu de patrimoine muet sous l'abattage de la célébration wagnérienne. Or ce lieu, classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO, a été le cœur de la création de la margravine Wilhelmine de Brandebourg, fille du roi-sergent et sœur préférée du grand Frédéric II de Prusse. Outre des mémoires picantes et spirituels, Wilhelmine nous a laissé une grande production musicale qui est toujours en attente de représentation intégrale.

Grâce à la vision commune de **Max-Emmanuel Cencic** et de **Georg Lang**, le théâtre curial de Bayreuth revient à son répertoire dans une énergie renouvelée. Ensemble ils ont créé le **Festival Baroque de Bayreuth** pour continuer le grand dessein de restitution du répertoire de l'opéra baroque que leur compagnie Parnassus Arts poursuit brillamment depuis des années.

En 2023, outre des récitals et un *Orfeo* de Monteverdi, la scène margraviale a vu une nouvelle production d'un opéra assez méconnu de **Georg Friedrich Haendel** : *Flavio, rè de'*

Longobardi. Créé à Londres en 1723, cet opéra (en principe l'un des plus courts de Haendel) est un savant mélange de situations sarcastiques et des grandes pages du *Cid* de Corneille. La scène de la confrontation des pères, le célèbre « *Rodrigue as-tu du coeur?* » et le dilemme de Chimène y sont dans le livret de *Flavio*. Cet opéra qui précède de deux ans *Rodelinda* est centré sur son fils, Flavio, ce qui est encore une curiosité dans la production des opéras baroques.

Pour ce troisième centenaire de la création de *Flavio*, **Max-Emmanuel Cencic** s'est entouré d'une distribution internationale et de très haute volée. Dans l'équivalent de Rodrigue, Cencic déploie tout son talent musical et dramatique dans le rôle de Guido. Par ailleurs, il conçoit la mise-en-scène avec une touche très baroque qui rappelle à la fois *Atys* de Jean-Marie Villégier et *The Favourite*, film primé de Yorgos Lanthimos. Les changements se déroulent à vue du décor unique, qui, tel un panorama, se plie et se déplie pour représenter des salons, des chambres et des belvédères. Malgré l'intérêt dramatique et technique de ces panneaux et des changements de mobilier qui les accompagnent, l'opéra s'est vu allongé d'au moins une heure et demie par des pages instrumentales qui n'ajoutaient rien à l'intrigue. On se pose la question sur l'utilité des rôles muets et notamment un maître de cérémonie qui ponctuait les changements de décor. Les situations, même humoristiques sont souvent exagérées et portées vers l'hystérie. L'oeuvre, malheureusement en souffre par ce manque de subtilité dans les contrastes entre l'intrigue comique et le mélodrame.

Sur le plateau, malgré les contraintes dues à la mise-en-scène, la distribution dans l'ensemble est équilibrée et brillante. **Max-Emmanuel Cencic** dans le rôle de Guido nous montre encore une fois combien sa tessiture est riche et prompte à l'émotion. On aime à l'entendre à la fois dans la virtuosité des cadences ciselées et les lamenti envoûtants. Dans le rôle titre, **Rémy Brès-Feuillet** incarne un Flavio excentrique et lubrique. Une sorte de prince débauché du bon plaisir. Outre des qualités vocales exceptionnelles et un timbre riche dans sa complexité, Remy Brès est inénarrable dans son jeu, une performance à marquer d'une pierre blanche.

Julia Lezhneva est l'Emilia rêvée. Le timbre fruité et agile, l'inventivité inépuisable dans les *da capo* et des prouesses

théâtrales nous ont ravi amplement. Seulement, quelques cadences dont les longueurs nous perdaient parfois dans des variations nous évoquent des réserves, très très légères vu le grand talent de cette interprète idéale pour les rôles de Cuzzoni. Amoureux transi et trahi, **Yuriy Minenko** nous ravit dans le rôle de Vitige. Si la mise en scène l'a relégué au rôle de petit courtisan/valet de chambre, son interprétation a été mémorable et sans accroc. Le timbre est de toute beauté, les ornements élégants et les cadences d'une grande intelligence musicale et d'un raffinement hors pair. Nous espérons très bientôt l'entendre dans des récitals sur nos scènes françaises.

Sreten Manojlovic a été une révélation lors de la finale du Concours Cesti d'Innsbruck en 2020. Il s'est révélé très vite un des meilleurs chanteurs de sa génération. Dans le rôle néfaste de Lotario, équivalent de Don Gomès, Sreten Manojlovic déploie une tessiture aux graves veloutés mâtinés d'une richesse chromatique dosée avec panache et élégance. Comédien de grand talent, nous avons apprécié son interprétation de bout en bout. La Teodora de feu de **Monika Jägerová** nous ravit avec une belle diction, des très belles couleurs notamment dans le registre grave. Dommage que son « *Che colpa e la mia* » soit dans un *tempo* trop rapide. Seule réserve de la soirée, l'Ugone quelque peu en retrait de **Fabio Trümpy**.

Assurément la palme absolue revient aux extraordinaires musiciens de **Concerto Köln** et au chef **Benjamin Bayl**. Malgré quelques *tempi* hors de propos ou même hors sujet, la direction de maestro Bayl est équilibrée dans les timbres et les intentions. L'orchestre se donne à cœur joie dans la justesse et une cascade de couleurs déployés à la perfection.

Si la fumée des non-dits annonce le feu des passions, alors ce soir *Flavio* a incendié la nuit de Bayreuth comme le feu purificateur qui consuma Brünnhilde et son amour. Longue vie à Bayreuth et longue vie au baroque !

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, Opéra des Margraves, le 7 septembre 2023. HAENDEL : Flavio, Re de' Longobardi. M. E. Cencic, J. Lezhneva, R. Brès-Feuillet... M. E. Cencic / B. Bayl. Photos (c) Clemens Manser.

VIDEO : « Flavio, Re de' Loongobardi » de Haendel au Bayreuth Baroque Festival

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten.

C'est par un spectacle on ne peut plus "traditionnel" dans sa réalisation – certains s'en réjouiront quand d'autres s'en offusqueront... – que s'est ouvert la saison 23/24 du **Théâtre du Capitole**, avec comme titre ***Les Pêcheurs de perles*** de **Georges Bizet**, confiés aux soins du chorégraphe **Thomas Lebrun**, directeur du Centre chorégraphique national de Tours. La danse s'y retrouve naturellement extrêmement présente, pour ne pas dire omniprésente, au travers de 12 talentueux danseurs issus du **Ballet du Capitole** (6 hommes et 6 femmes) qui alternent, voire mélangent, des figures issues du ballet classique et de la danse traditionnelle indienne. Ils sont, à l'instar de tous les protagonistes du drame, vêtus de costumes variés et colorés imaginés par **David Belogu**. Pour le reste, la production offre à voir des décors simples et orientalisants, une grande structure de bambous réalisée par **Antoine Fontaine**, plongée dans les lumières la plupart du temps bleutées réglées par le magicien-éclairagiste **Patrick Méeüs**. Une mise en scène "classique" à souhait qui vise à traduire le plus

explicitement possible la naïveté sans apprêt du livret de Cormon et Carré, conventionnel, certes, mais moins inepte que l'on ne le décrit parfois. La direction d'acteurs pêche ici cependant trop souvent, et entre l'opéra "de papa" et le *Regietheater*, il doit bien exister une "solution" intermédiaire ?



Les deux grands habitués de leurs rôles, **Anne-Catherine Gillet** en Leïla et **Alexandre Duhamel** en Zurga, suscitent toujours le même enthousiasme. La première possède les moyens idéaux de son personnage, avec son solide soprano lyrique, capable d'ampleur et de puissance, tout en sachant aussi alléger, les vocalises de la fin de l'acte 1 ne lui posant par ailleurs aucun problème. Mieux, elle termine sa cavatine du II ("*Comme autrefois*") par une superbe cadence, émise comme dans un rêve. De son côté, Alexandre Duhamel est un Zurga idéal : timbre sonore qui se projette, avec radiance et sans excès, de beaux

phrasés, une louable énergie rythmique et un registre grave sans faille. Le Nadir du haute-contre français **Mathias Vidal** est plus problématique, à l'instar de son Nemorino rennais en juin dernier : pas plus le répertoire romantique français que le *bel canto* italien ne semblent être dans ses cordes (vocales), avec un chant heurté qui manque par trop de legato, et un jeu "névrotique" qui finit par lasser. Quand on est dans les 2 ou 3 meilleurs chanteurs dans son répertoire de prédilection (le chant français du XVIIIe), autant continuer d'y briller plutôt que de décevoir dans d'autres, non ?... Rien à redire, en revanche, sur le Nourabad de la basse française **Jean-Fernand Setti**, auquel il prête autant son impressionnante stature que ses imposants moyens. Il retient également l'attention par son traitement vestimentaire, avec son costume rouge vif aux larges épaulettes montantes, son collier à plusieurs étages de perles, son sceptre en forme de cobra et son visage peinturluré en vert !

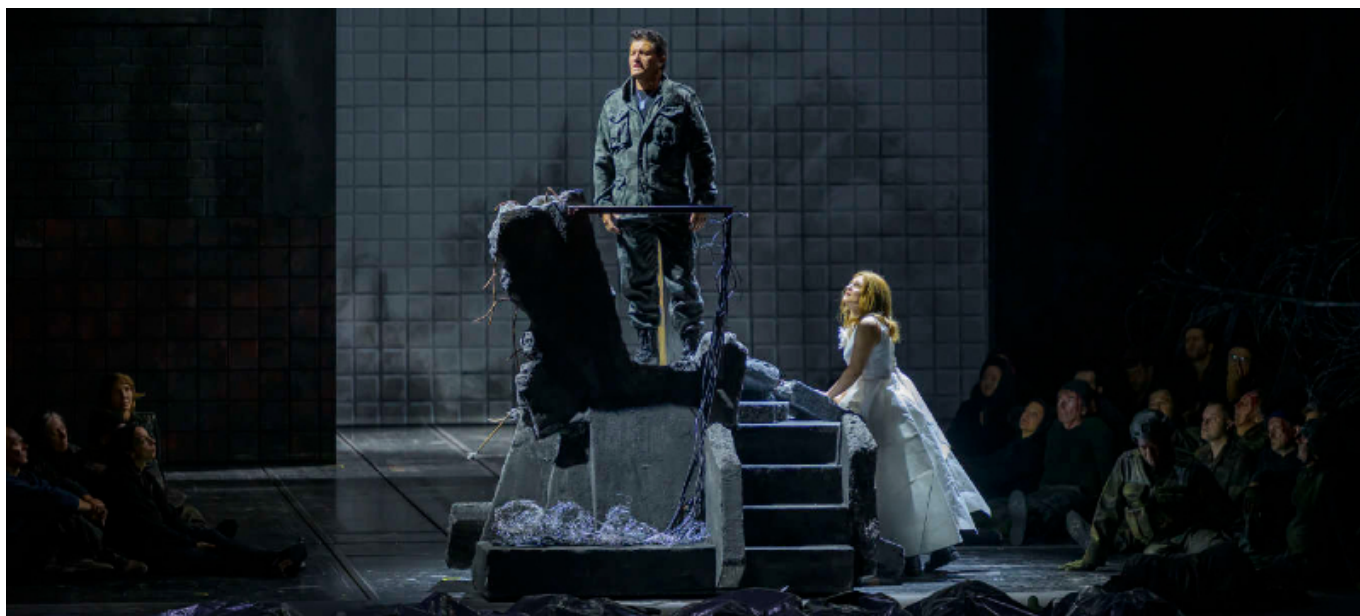
En fosse, le jeune chef français **Victorien Vanoosten** et l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** parviennent sans mal à exhaler toutes les fragrances de cette magnifique partition, et à en faire palpiter le phrasé, sans que la tension ne se relâche jamais. Saluons également la prestation du chœur maison qui, s'ils souffrent au cours de la soirée de quelques petits décalages, n'en délivrent pas moins un superbe « *Sur la grève en feu* ».

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten. Photos © Mirco Magliocca

VIDEO : Christophe Ghristi présente « Les Pêcheurs de perles »

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 27 septembre 2023. WAGNER : Lohengrin. Kirill Serebrennikov / Alexander Sody.

Parmi les événements de la rentrée, la nouvelle production de *Lohengrin* (1850) de **Richard Wagner** fait date, tant elle est indissociable de la personnalité de son metteur en scène, **Kirill Serebrennikov** (né en 1969) : opposant au régime de Vladimir Poutine, l'ancien directeur du Théâtre Gogol de Moscou a en effet été impliqué dans une affaire de détournement de fonds publics, qui ressemble fort à une machination politique, compte tenu des éléments du dossier. Malgré son assignation à résidence pendant près de deux ans, jusqu'en 2019, l'artiste russe a poursuivi à distance ses activités de cinéaste et de metteur en scène, à l'aide de son avocat et de ses assistants (dont le danseur Evgeny Kulagin), avant de pouvoir enfin quitter la Russie.



Après son film *La Femme de Tchaïkovski*, présenté au festival de Cannes 2022, l'artiste russe fait des débuts très attendus à l'**Opéra National de Paris** en s'attaquant au dernier chef d'oeuvre de la période romantique de Wagner : souvent perçu comme une apologie de la guerre et du culte du chef, le livret de *Lohengrin* pose aujourd'hui question, ce qui explique les nombreuses mises à distance critique sur scène (voir notamment le travail de David Alden à Gand en 2018, [qui transpose l'action en une société totalitaire](#)). Avec Serebrennikov, il est nécessaire de lire le texte de présentation pour comprendre les nouveaux ressorts en jeu, centrés autour de la folie d'Elsa : ayant perdu la raison après la mort de son frère à la guerre, Elsa délire en première partie en imaginant l'arrivée d'un sauveur, en la personne de Lohengrin. Revenue à la réalité au II, l'héroïne perturbée tente de se relever avec Ortrud, qui la soigne dans un hôpital psychiatrique, tandis que les affres de la guerre se rapprochent de plus en plus des protagonistes.

L'originalité du travail de Serebrennikov est d'éclairer d'une facette nouvelle les deux personnages sombres de l'ouvrage, Ortrud et son mari Friedrich, en les faisant passer pour des opposants résolus à la guerre : c'est là le point de départ

d'une mise en scène grandiose, qui montre les horreurs des conflits guerriers sur de multiples écran en hauteur, parallèlement à la scène. Les superbes photographies et vidéos en noir et blanc, magnifiés par les jeux de lumières en contre-jour (de la nature sublimée aux gribouillages ténébreux d'Elsa, façon « art brut »), apportent un contre-point bienvenu à l'action, parfois trop statique. Pour autant, ce brio visuel souffre de certaines redites, en lien avec les délires obsessionnels d'Elsa au I, tandis que la multiplicité des points de vue n'aide pas toujours à la compréhension des enjeux. Ce foisonnement visuel laisse aussi parfois de côté les chanteurs, réduits à des poses hiératiques et impersonnelles, loin de la direction d'acteur attendue pour les impliquer davantage au récit.

On aime toutefois la capacité de Serebrennikov à bien opposer l'atmosphère des différents actes, notamment au II avec un huis-clos étouffant qui évoque certains films de Bergman : le rétrécissement de la scène aux deux premiers actes, en lien avec l'horizon bouché et confus d'Elsa, apporte aussi un confort acoustique saisissant, qui permet de mettre en valeur le chant, tout particulièrement celui du **Chœur de l'Opéra de Paris**, en grande forme pour l'occasion. Enfin, l'irruption inattendue du merveilleux, lorsque les corps des morts se réveillent, surprend par son audace : c'est pourtant là une énième vision délirante d'Elsa, à l'instar des pouvoirs magiques qu'elle confère au mirage Lohengrin, seule contre tous.

Face à cette mise en scène visuellement époustouflante, le plateau vocal se montre de très belle tenue, dominé par un **Piotr Beczala** au sommet de sa forme : la maîtrise sans effort impressionne tout du long, de même que son métal brillant et ardent, au service de phrasés d'une intelligence confondante pour mettre en valeur le texte. Luxe suprême, le ténor polonais ne s'en tient pas à la seule vaillance vocale et sait aussi rendre ses piani émouvants, dans l'intimité des parties

plus apaisées. A ses côtés, **Sinead Campbell Wallace** campe une Elsa convaincante dans la fragilité, autour d'une technique souple et solide sur toute la tessiture. On aimerait toutefois un engagement scénique plus poussé pour nous emporter pleinement, notamment dans son duo un rien trop pâle face à Ortrud. On savoure précisément l'expérience de **Nina Stemme** dans ce rôle prépondérant, qui confère à la chanteuse suédoise toute l'autorité vénéneuse requise, autour d'un métal cuivré toujours parfaitement articulé et projeté, même si le suraigu laisse entendre un recours trop prononcé au vibrato. Malgré un timbre fatigué, **Wolfgang Koch** incarne un Telramund saisissant de vérité expressive, tandis que Kwangchul Youn donne à son rôle des contours d'une grande noblesse, à la ligne très sure, à l'instar du superlatif **Shenyang**.

En dehors de la prestation de haute volée du chœur, déjà évoquée, la grande satisfaction de la soirée revient à la fosse, enflammée par un chef des grands soirs : **Alexander Sody**, déjà applaudi ici-même [en début d'année dans Peter Grimes](#), impressionne par le mélange de velouté et de fragilité dévolu aux cordes, en des phrasés *legato* qui semblent suspendre le temps, tout en apportant vivacité et souplesse par ailleurs, sans jamais couvrir les chanteurs. Si on ajoute les effets de spatialisation des cuivres, répartis en différents endroits de la salle, la sensation d'ivresse sonore ressentie n'est pas pour rien dans la réussite de la soirée.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 27 septembre 2023.
WAGNER : Lohengrin. Kwangchul Youn, Tareq Nazmi (Heinrich der Vogler), Piotr Beczala (Lohengrin), Johanni van Oostrum, Sinead Campbell Wallace (Elsa von Brabant), Wolfgang Koch (Friedrich von Telramund), Nina Stemme (Ortrud), Shenyang (Der Herrufer des Königs), Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur). Alexander Sody

(direction musicale) / Kirill Serebrennikov (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra national de Paris, à Bastille, jusqu'au 27 octobre 2023. Photo : Charles Duprat / ONP.

VIDEO : Lohengrin de Wagner à l'Opéra National de Paris (extrait)

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Oper Köln / StaatenHaus (du 17 septembre au 11 octobre 2023). R. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten (La Femme sans ombre). A. J. Glueckert, D. Köhler, I. Vilsmaier, J. Shanahan, L. Lindström... Katharina Thomas / Marc Albrecht.

Après avoir initié son mandat avec *Les Troyens* de Berlioz en septembre 2022, le nouveau directeur artistique de l'**Opéra de Cologne** (Oper Köln) **Hein Mulders** choisit un autre titre-monde avec *La Femme sans ombre* (*Die Frau ohne Schatten*) de **Richard Strauss** pour débiter sa seconde saison, toujours hors-les-murs

à la **Staatenshaus** sur le rive gauche du rhin, avec l'espoir cependant que sa 3ème saison intégrera enfin l'immense édifice de la rive droite, en plein centre de la ville.



Confiée à la metteuse en scène allemande **Katharina Thoma**, la mise en scène élargit le problème de la Maternité à celui plus large de la responsabilité, celle de l'Impératrice envers le couple de Teinturiers – ici transformés en chiffonniers de quelques banlieues déshéritées, évoluant sur une sorte d'îlot blanc (décor de **Johannes Leiacker**) , le fantastique et le prosaïque s'interpénétrant sans cesse dans cette régie. L'Empereur et l'Impératrice sont un couple de bourgeois, tandis que le fameux faucon est incarné par une jeune femme tout de cuir rouge vêtue, mais tout le temps en train de répandre des plumes rouges sur la scène, tandis que le Messenger est lui enduit de peinture blanche de la tête au

pied, comme "marbrifié", à l'instar d'ailleurs du chœur/de figurants qui apparaissent à de nombreuses reprises de la même façon.

Drame humain, le conte de Hofmannsthal se veut aussi drame sociétal sous le prisme du regard de **Katharina Thoma**. Les teinturiers/chiffonniers recyclent et envoient les vieux vêtements occidentaux vers l'Afrique (c'est ce que l'on apprend grâce au programme de salle...), mais avec des conséquences dramatiques pour l'économie locale et aussi en termes l'environnement. Barak n'est plus seulement un "opprimé", mais fait aussi partie intégrante d'un autre système d'oppression, de l'autre côté de la Méditerranée, des personnages qui apparaissent au III, où le très actuel thème des Migrants est ainsi également mis en exergue. Apeurés, assoiffés et en manque de nourriture, ils reprennent vie et espoir quand la Voix du ciel (incarnée par **Jinji Yang**, secouriste vêtue d'un gilet de sécurité jaune) leur annonce "*La voie est libre*", et qu'ils sont secourus par une organisation humanitaire qui les prend en charge (en leur offrant par exemple des bouteilles d'eau). La responsabilité individuelle de l'Impératrice envers le couple de Teinturiers est ainsi déplacé ici à une plus grande échelle, celle de nos sociétés occidentales riches envers les peuples d'Afrique et du Moyen-Orient en souffrance. Et l'exaltation de la scène finale est d'abord contredite par la projection d'images vidéo de terres arides et desséchées (vidéo de Georg Lendorff), mais à la toute fin, une plante délicate est mise en terre et arrosée par des enfants immigrés... comme un symbole d'espoir.

Dans le rôle de l'Impératrice, **Daniela Köhler** offre une voix juvénile et pleine, avec une émission se pliant aux moindres inflexions de l'écriture straussienne et une justesse absolue dans l'extrême aigu. La suédoise **Lise Lindstrom** fait quasiment jeu égal avec son formidable portrait de la Teinturière. Le timbre est pénétrant, bien que non dénué de quelques duretés

dans l'extrême aigu, le registre exceptionnellement étendu, avec un grave sonore et une diction impeccable. A son crédit, on ajoutera également une parfaite compréhension des ressorts psychologiques du personnage. Le cas de La Nourrice de la mezzo allemande **Irmgard Vilsmaier** est plus problématique, car la voix bouge désormais dangereusement, et le registre aigu se montre de plus en plus difficile d'accès.

De son côté, l'Empereur de **AJ. Glueckert** chante avec une énergie et un élan que l'on croirait inépuisable, triomphant des aigus meurtriers dont sa partie est hérissée, et son "Invocation au faucon" est l'un des moments les plus excitants de la soirée. Le Barak de **Jordan Shanahan** marque cependant encore plus les esprits avec son Barak – dont il a l'exakte carrure, la noblesse de phrasé, la puissance vocale, et une facilité à émouvoir tant par son jeu que par son chant. Les *comprimari* sont de la même eau, avec notamment un excellent Faucon incarné ici par **Giulia Montanari** et un Messenger diablement efficace en la personne de **Karl-Heinz Lehner**.

A la tête du fameux **Orchestre Gürzenich**, placé sur le côté droit du plateau sans que les équilibres soient rompus, **Marc Albrecht** contrôle de bout en bout les imposantes forces musicales placées sous sa baguette, qu'elles jouent en fosse ou en coulisse. La partition se déploie dans toute sa somptuosité de timbres et de couleurs, sans jamais faire obstacle au chant, un tour de force au vu de la configuration du spectacle !

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Oper Köln / StaatenHaus (du 17 septembre au 11 octobre 2023). R. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten (La Femme sans ombre). A. J. Glueckert, D. Köhler, I. Vilsmaier, J. Shanahan, L. Lindström... Katharina Thomas /

Marc Albrecht.

VIDEO : Trailer de *Die Frau ohne Schatten* de Strauss à l'Opéra
Köln

CRITIQUE, opéra. LIÈGE, Opéra Royal de Wallonie (du 19 au 28 septembre 2023). MOZART : Idomeneo. I. Koziara, A. Stroppa, M. G. Schiavo, N. Machaidze... Jean-Louis Grinda / Fabio Biondi.

C'est par un beau succès au rideau final que s'ouvre la saison
23/24 de l'**Opéra Royal de Wallonie** que **Stefano Pace**, son
directeur général et artistique, a voulu faire débiter par
Idomeneo de **Mozart** – dans une nouvelle mise en scène confiée à
l'ancien maître des lieux qu'est **Jean-Louis Grinda**. On pouvait
lui faire confiance pour cela, mais l'on est heureux d'avoir
droit à une mise en scène n'utilisant pas l'œuvre pour on ne
sait quelle "relecture", mais cherchant avant tout à la
servir.



Le dispositif épuré du fidèle **Laurent Castaingt** (également en charge des lumières) laisse la primauté à l'univers marin depuis lequel l'implacable Neptune sévit. Des images vidéos (signées **Arnaud Pottier**) laissent entrevoir des eaux tour à tour calmes ou au contraire démontées, à l'unisson du cœur des protagonistes. Des créatures marines (notamment deux personnages à tête d'hippocampe) envahissent le plateau aux moments-clés. Pendant la scène hallucinée d'Elettra, une comédienne figurant la fameuse "Déesse aux serpents" de l'Antiquité minoenne apparaît, seins nus et arborant deux reptiles dans chacune de ses mains. Seule « entorse » au livret, la dernière scène étonne qui voit Ilia s'empresser de récupérer la couronne royale de la tête d'Idomeneo, en malmenant son corps encore chaud, pour la poser au plus vite sur celle de son amant Idamante...

Dans le rôle-titre, le ténor américain **Ian Koziara** est un

grand Idomeneo, par sa carrure athlétique autant que par sa voix puissante, limite barytonnante, claquante quand il le faut, mais aussi poignante par ses inflexions et ses *pianissimi*. Les vocalises de "*Fuor del mar*" sont superbement négociées, l'élan et le lyrisme du chanteur suscitant l'enthousiasme. A ses côtés, et seconde révélation de la soirée, la soprano géorgienne **Nino Machaidze** campe une Elettra de haut vol, d'abord par un "*Idol mio*" possédant toute la plénitude requise, avant un "*Oh Smania !... D'Oreste, d'Aiace...*" vertigineux, où le noir du timbre et la sureté des roulades lui permettent de lancer autant de lames d'acier, admirablement en situation. Leurs collègues ne démeritent cependant pas, loin s'en faut, avec notamment une **Annalisa Stroppa** (Idamante) qui impressionne par son engagement intense, son timbre sombre et riche en harmoniques faisant merveille dans "*Il padre adorato*". De son côté, **Maria Grazia Schiavo** offre au personnage d'Ilia une lumineuse pureté de timbre et un souffle infiniment modulé. Autre bonne surprise que l'Arbace du jeune ténor italien **Riccardo della Sciucca**, au timbre enchanteur (il est le premier à susciter les applaudissements de la salle), et d'un impeccable agilité de vocalisation, qui rend "*Sventurata Sidon !*", pour une fois, passionnant de bout en bout. Enfin, **Inho Jeong** (La Voce) et **Jonathan Vork** (Il Gran Sacerdote) complètent superbement l'affiche.

En fosse, le chef italien **Fabio Biondi** soulève le drame mozartien avec une énergie sans cesse renouvelée. Aucun temps mort ici : les récitatifs, soutenus par d'ardents pianoforte, violoncelle et contrebasse, s'enchaînent à des airs portés par une pulsation irrésistible. Malgré la longueur des da capo, on ne s'ennuie pas une seconde. L'**Orchestre Royal de Wallonie**, de son côté, déploie des sonorités admirables, sans la moindre baisse de tension, offrant à la partition de Mozart toute l'urgence et les couleurs qu'elle requiert.

CRITIQUE, opéra. LIÈGE, Opéra Royal de Wallonie (du 19 au 28 septembre 2023). MOZART : Idomeneo. I. Koziara, A. Stroppa, M. G. Schiavo, N. Machaidze... Jean-Louis Grinda / Fabio Biondi.
Photos © Jonathan Berger / Opéra Royal de Wallonie-Liège

VIDEO : Michael Spyres chante l'air « Fuor del mar » dans Idomeneo de Mozart